

quartiers, je veux dire en cinq ou six morceaux, plus ou moins gros. Cette habitude tient à ce que les musulmans prétendent que les chrétiens possèdent des secret de magie pour ressusciter leurs morts, à moins que les cadavres ne soient si bien dépecés, que les pièces ne puissent plus se rejoindre.

Le sang de Roselle se glaçait dans ses veines. Son imagination se représentait déjà son fiancé, ce fiancé qu'on lui peignait tout à l'heure si beau, maintenant fiché au bout d'un pieu, ou coupé en cinq ou six morceaux, et nous laissons à penser quelle terreur cette seule pensée lui causait. Tout absorbée dans ces images, elle ne remarquait plus les paroles et les gestes de l'étrangère, invoquant la lune à grands tours de bras, et à grands renforts de formules mystérieuses, prononcées dans une langue inconnue. Seulement, quand elle la vit s'éloigner, elle la pria instamment de revenir la visiter au manoir, pour lui donner plus de détails sur la Terre-Sainte.

—Que me répétez-vous, vierge folle ? Vous savez bien que le seigneur de ces lieux est un homme cruel, à qui tout est suspect. J'ai maudit sa demeure ; j'ai jeté l'anathème au nom de son père, au sien, à tout ce qui tient à sa race. Celle-là (elle montrait la lune) en sait plus que je n'en veux dire. Répétez de ma part à la vierge innocente qui habite ces lieux que...

Ces derniers mots se perdirent dans l'éloignement. Roselle vit, en se retournant, le vieil écuyer à genoux au pied d'une croix : de la croix que le sire Hugues avait fait abattre, parce qu'elle le *gênait*, et que la piété des habitants avait rétablie, aussitôt après son départ pour la Syrie. Onfroy était en prière, l'œil fixé sur ce signe consolateur ; mais il ne le regardait pas sans un certain effroi.

—Te voilà remis, Gérard, et tu fais bien de chercher ton appui dans Celui qui n'abandonne jamais les affligés. La bonne Gudule disait que la croix doit toujours être de moitié dans nos douleurs comme dans nos prospérités. Que dis-tu de cette femme ? Ses paroles m'épouvantent.

—Elle dit soixante-treize, répondit le vieillard tout rêveur. Sa mémoire est plus sûre que la mienne. Il faut bien qu'elle ait raison... Je n'ai pas peur de la lune, puisque nous avons le soleil de justice... Arrière Satan ! arrière Sapirah !... Il n'y a plus d'échos à Bethléem... Depuis le temps !... Sentez-vous le frais, chère petite colombe ? Rentrons vite ! Si le sire savait ceci, il vous gronderait...

## XIV

## L'ORDRE DU DÉPART

Le jour commençait à poindre, quand Raoul entra, heureux et fier de sa découverte. Un grand tumulte régnait déjà dans le camp ; le roi venait d'arriver avec l'arrière-garde. Une immense multitude de soldats, mais surtout de femmes, d'enfants, de pèlerins sans armes, couvraient la terre au loin, et se pressaient sur les bords de la rivière. De l'autre côté, on voyait une multitude non moins grande

d'ennemis, pressés aussi sur la rive du fleuve, et disposés, à ce qu'il semblait, à en disputer vivement le passage. Là, des cavaliers caracolaient sur des coursiers rapides comme le vent ; ici des fantassins bardés de fer, immobiles comme des pieux ; ailleurs des coureurs armés à la légère, portant à la main de courtes piques ou des javelines ; plus loin des guerriers revêtus d'armures plus riches, dont l'acier poli ou l'argent étincelait au soleil ; dans l'enfoncement et sur les hauteurs, des tentes de toile blanche ou de soie rouge ou bleue, indiquant les quartiers des chefs. Ce spectacle, aussi extraordinaire que terrible, se découvrant tout à coup aux yeux de l'armée chrétienne, y fit naître des émotions bien diverses. Les uns, c'étaient les soldats, éprouvaient une vive ardeur d'en venir aux mains avec les ennemis ; quelques-uns même s'élançaient déjà à cheval dans l'eau, comme pour mesurer la force du courant, et s'essayer au passage. Les autres promenaient leurs regards avec terreur sur cette foule considérable de Sarrasins, et parlaient de l'acharnement avec lequel le bord serait défendu. La plupart devisaient sur la profondeur de la rivière, sur l'élévation de ses rives. L'imagination, toujours si habile à nourrir la frayeur, exagérait les difficultés. Jamais, pensait-on, on ne viendrait à bout de surmonter un tel torrent ; nécessairement la plupart seraient emportés dans ces vagues, et ceux qui parviendraient à l'autre bord y trouveraient une forêt de lances et de flèches, prêtes à les repousser. Les femmes, surtout, et la multitude des pèlerins désarmés, se laissaient aller à ces sombres pressentiments. Plusieurs se reportaient en pensée vers la patrie, et regrettaient le zèle inconsidéré qui les avait portés à tenter un si long voyage. Des larmes mouillaient leurs yeux, comme autrefois ceux des Israélites captifs à Babylone.

Cependant les trompettes sonnaient de tous les points du camp. Les principaux chefs volaient de tous côtés, rassemblant leurs gens ; chaque bannière, plantée en son quartier, servait de point de ralliement. Là, le comte de Nevers monté sur son haut palefroi, l'épée nue à la main, exhortait ses nombreux vassaux au courage ; ici, le comte de Dreux, frère du roi, parcourait les rangs pour rappeler aux soldats qu'ils portaient la fortune de la France ; Thierry, comte de Flandre, animait ses valeureux Flamands par le souvenir de Godefroy de Bouillon ; Archambaud de Bourbon se contentait de brandir son épée, en criant de toute sa force : *mort aux ennemis de la croix !* Il n'était chevalier ou baron qui ne se crût obligé de courir à travers le camp, pour calmer les frayeurs de la multitude. De leur côté, le peu d'Allemands échappés à la ruine de leur armée, contemplaient d'un œil sombre ces nuées de Turcs et brûlaient d'en tirer vengeance. Ils connaissaient trop bien la force des ennemis, pour partager la confiance joyeuse, et quelque peu aveugle, des Français ; mais leurs sentiments, pour être moins visibles, n'en étaient que plus profonds. Le feu de leurs yeux attestait combien il leur tardait de faire expier à ces barbares la mort de leurs frères. Le spectacle